

4^e Année - N^o 119.

Le numéro : 25 centimes

25 Janvier 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France ... 15 Frs

G. Marjoulet

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

POSE D'UNE LIGNE TÉLÉPHONIQUE



160
Notre état-major ne perd pas de temps pour tirer parti du terrain conquis. Voici, dans la région de Verdun, une tranchée qui vient d'être enlevée aux Boches, et où l'on s'occupe déjà à disposer les fils du téléphone qui reliera les postes de l'avant avec les centres de commandement. Bien que réalisée dans des conditions difficiles et à l'aide de moyens incommodes, l'installation doit pourtant être suffisamment parfaite pour rendre les immenses services que l'on en attend, échapper à tout repérage, être à l'abri des effets d'un bombardement éventuel du terrain qu'elle embrasse, etc. Et surtout, il est nécessaire qu'elle soit exécutée rondement.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 11 au 18 Janvier

LÉPUIS quelques semaines les critiques militaires des principaux journaux des pays alliés, ainsi que ceux des journaux suisses, s'occupent avec une certaine insistance de l'éventualité d'une violation par les Allemands de la neutralité du territoire helvétique. La violation de la Suisse, permettant à une armée de choc de tomber sur l'aile droite du front français, ou sur quelque partie de la ligne italienne, est en effet une hypothèse qui doit à première vue séduire le grand état-major allemand.

Disons tout de suite que, dès que ces rumeurs commencèrent à circuler, notre gouvernement donna au gouvernement fédéral l'assurance formelle que la Suisse n'avait à redouter aucune entreprise de notre part, répondant ainsi à des insinuations d'outre-Rhin qui eurent pour but de nous attribuer l'intention de violation conçue, beaucoup plus apparemment, par les dirigeants de l'armée allemande.

Comme de juste, le gouvernement allemand s'empressa, lui aussi, d'affirmer à nos voisins qu'il ne préparait aucune action contre leur territoire, cela étant d'ailleurs contraire à ses principes bien connus en fait de neutralité et qu'elle a appliqués si libéralement à la Belgique.

Cependant il n'a pas cessé d'y avoir en Allemagne, vers la frontière helvétique, d'importants mouvements de troupes et de matériel ; de forts effectifs ont été massés sur divers points, et le fameux procès des colonels a déjà révélé depuis assez longtemps que les Allemands avaient dès ce moment leurs mesures prises pour, en cas d'un forcement de la Suisse, être portés le premier jour à Lucerne et à Coire.

Le gouvernement fédéral, tout en enregistrant les déclarations bienveillantes de l'Allemagne, a pris toutes les mesures propres à assurer éventuellement la sécurité du pays : trois divisions ont été mises sur pied ; c'est à peu près la moitié de l'armée suisse ; le reste peut, à très bref délai, entrer en ligne.

Le but que pourrait se proposer l'état-major allemand en envahissant la Suisse pour se jeter en France est facile à comprendre. Cette opération, tout d'abord, nous forcerait à une extension hâtive de nos lignes, créant ainsi une perturbation qui pourrait lui permettre une offensive sur une autre partie de notre front. Ce serait ensuite une occasion de ravitailler la population de l'Allemagne de tout ce qu'on pourrait voler dans le pays subitement envahi. Mais l'objet principal de l'affaire serait, bien entendu, l'invasion de la France : l'occupation de la vallée de la Saône, du Creusot, de la riche région lyonnaise, sans préjudice du bénéfice stratégique qui consisterait à avoir débordé l'aile droite de notre ligne. Cette invasion peut s'effectuer par la direction Bâle-vallée du Doubs-Pontarlier, ou par la direction Bâle-Soleure-Neuchâtel-Pontarlier. Parvenue là, l'armée d'invasion pourrait continuer sa marche par la région au nord, ou par la région au sud de cette ville. La région au sud étant la moins praticable, c'est donc par le nord de Pontarlier que se continuerait le mouvement. Le pays, là, est facile, les voies de communication y sont bonnes et nombreuses. Mais les défenses fixes y sont bien réparties et solides et une armée y pourrait manœuvrer aisément pour barrer la route à l'envahisseur. En supposant cependant que ce dernier vienne à bout des obstacles qu'il trouverait sur son passage, il verrait s'ouvrir devant lui les régions convoitées, ayant tourné sans difficulté les places de Belfort et de Montbéliard.

Mais le peuple suisse est particulièrement jaloux de son indépendance et la défendrait énergiquement. Dès les premiers pas, l'envahisseur aurait devant lui l'armée helvétique, vaillante, très entraînée, bien armée et, par-dessus tout, animée d'un patriotisme indomptable. L'armée allemande ne tarderait pas à voir arriver les troupes françaises sur son flanc droit, les troupes italiennes sur son flanc gauche. Celles-ci et celles-là, jointes aux Suisses, lui donneraient beaucoup de besogne. Aussi, tout en se tenant sur ses gardes, ne doit-on pas s'exagérer outre mesure ce danger d'une invasion de la France par la Suisse.

On pourra remarquer désormais que les communiqués britanniques contiennent des noms de localités de la Somme qui ne s'étaient trouvés

jusqu'à présent que dans les nôtres. C'est que l'armée de nos alliés, grandissant de jour en jour, tient de jour en jour plus de place : ils ont étendu leur front vers la droite, occupant des secteurs dont nos troupes, appelées à servir ailleurs, leur ont passé la garde. Quoi qu'il en soit, c'est toujours dans les secteurs au nord de la Somme que se manifeste la plus grande activité.

Le 11, nos alliés font un gros effort au nord-est de Beaumont-Hamel ; ils enlèvent des tranchées sur un front de 1.200 mètres, y font plus de 200 prisonniers et s'y maintiennent malgré de vives contre-attaques. Le même jour, succès de leurs coups de main dans la région de Grandcourt, ainsi qu'à l'est d'Armentières et au nord-est d'Ypres. Le 13, les Anglais repoussent des attaques ; le 14, lutte de patrouilles et coups de main vers Neuve-Chapelle et Armentières ; le 15, nos alliés pénètrent dans les tranchées à l'est de Loos. Dans toutes ces affaires, conduites, comme on le voit, suivant la tactique tracassière que nous avons déjà signalée, les Anglais font chaque jour quelques prisonniers ; ils réussissent dans presque toutes leurs tentatives, alors que toutes les réactions des Allemands se traduisent par des insuccès. Leur artillerie de son côté fait beaucoup de mal à l'ennemi.

Le 17 est pour nos braves alliés une excellente journée. Après un bombardement approprié, au nord de Beaucourt-sur-Ancre, ils occupent, sur un front de 600 mètres, une série de positions constituant les observatoires les plus avantageux du secteur. A l'ouest de Lens, au sud de la cité de

Canonne, toujours après bombardement, ils envoient les tranchées bouches et détruisent un grand nombre d'Allemands. Le même jour, sur un point différent du même endroit, les Canadiens enlèvent 700 mètres de tranchées sur une profondeur de 300, atteignant la deuxième ligne ; ils font là de grands ravages dans les travaux de l'ennemi, lui tuent beaucoup de monde, lui font 100 prisonniers, sans compter ceux faits durant le reste de la journée, lui prennent du matériel.

Du 11 au 18, il y a peu de faits à signaler de la Somme à l'Alsace. Les actions d'infanterie se bornent à des coups de main des nôtres ; le

12, dans les Vosges ; le 15 et le 16, entre Aisne et Argonne ; le 17, en forêt d'Apremont. Dans tous, nos hommes ont eu l'avantage et ont ramené des prisonniers. Les Allemands ne sont pas restés inactifs. Ils ont cherché à nous surprendre sur plusieurs points, mais sans succès : le 11, au bois des Caurières ; le 14, vers Berry-au-Bac ; le 15, entre Aisne et Argonne ; le 16, dans la Somme. Le 17, enfin, les Boches échouent encore dans des tentatives contre nos lignes à l'est de Cléry, au sud de Biaches et aux Eparges.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MARJOLET

Né le 21 septembre 1859 à Anduze (Gard), le général Marjoulet entra à l'Ecole de Saint-Cyr en 1878 ; il suivit ensuite les cours de l'Ecole supérieure de guerre. Colonel en 1910, il remplit les fonctions de chef d'état-major du 7^e corps d'armée à Besançon.

Général de brigade le 20 mars 1914, la part brillante qu'il prit aux combats du début de la guerre lui valut la citation suivante :

« Le 29 août 1914, commandant l'avant-garde d'un corps d'armée, a su maintenir, sous un feu intense, pendant une partie de la journée l'occupation d'un village, assurant ainsi la liaison entre les deux corps d'armée voisins et couvrant l'entrée en ligne de son propre corps d'armée sur le champ de bataille. A 17 heures, au moment où ce corps d'armée s'engageait toutes forces réunies et rejetait l'ennemi, s'est mis à la tête de sa brigade, un fusil à la main, pour enlever un village qui lui était assigné comme objectif. »

Nommé général de division le 20 avril 1915, le général Marjoulet est à la tête d'un de nos plus solides corps d'armée. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 juin 1916.

L'Epreuve des Aviateurs

Au dire du poète latin,

Un triple airain ceignait le cœur du téméraire

qui le premier confia aux flots un frêle esquif. De quelle cuirasse Horace barderait-il aujourd'hui nos « as », nos rois de l'air ? Les médecins estiment, eux aussi, que les aviateurs doivent posséder un cœur d'airain et des nerfs d'acier. Et, en réalistes qu'ils sont, ils ont voulu s'en assurer ; de là l'invention d'appareils et d'épreuves qui donnent des résultats concluants.

C'est dans un petit local du Grand-Palais que l'épreuve a lieu ; on entre par le Cours-la-Reine ; on se dirige vers le bas côté de droite, puis, en suivant un étroit couloir, on arrive dans une petite pièce, bien simple, meublée d'un poêle, de quatre tables et de quelques chaises.

Le docteur Nepper et son aide le docteur Binet.

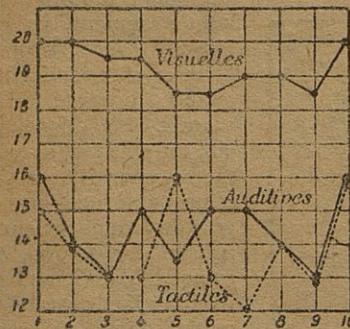
Cette installation date de plusieurs mois ; ses auteurs furent le docteur Jean Camus, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin des hôpitaux, et le docteur Nepper, chef du laboratoire de physiologie pathologique au Collège de France.

Tous les candidats aviateurs sont d'abord soumis à un examen physique : examen de la vue, des poumons et des bronches, du cœur et des artères. Une première sélection était ainsi opérée. Était-elle suffisante ? Il a paru que non, car l'aviateur est un homme qui, dans la plupart des circonstances, agit plus vite qu'aucun autre ; il faut donc tenir compte de la rapidité de ses réactions nerveuses.

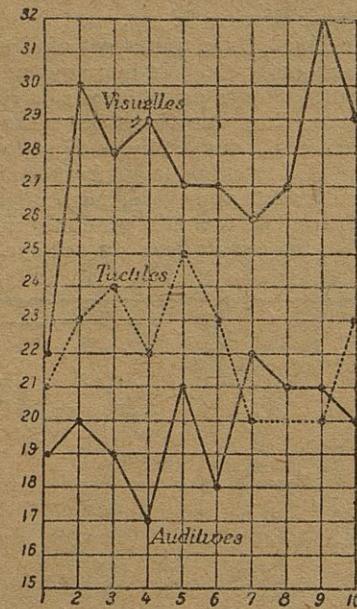
A la demande du docteur Marchoux, médecin principal de la place de Paris, les docteurs Camus et Nepper établirent une méthode de recherches sur le plan suivant :

1^o Étudier les temps de réactions psychomotrices des candidats, rechercher à l'aide du chronomètre électrique de d'Arsonval en combien de temps les impressions visuelles, tactiles, auditives, peuvent donner naissance à un mouvement volontaire d'adaptation ou de défense ;

2^o Étudier l'influence des émotions sur



GRAPHIQUE D'UN BON CANDIDAT
Moyenne des temps de réaction aux impressions : visuelles : 19,2 ; auditives : 14,4 ; tactiles : 13,9.

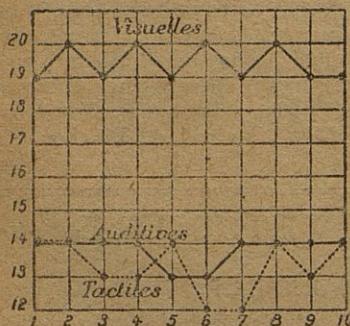


GRAPHIQUE D'UN MAUVAIS CANDIDAT
Moyenne des temps de réaction aux impressions : visuelles : 27,7 ; auditives : 19,8 ; tactiles : 22,1.

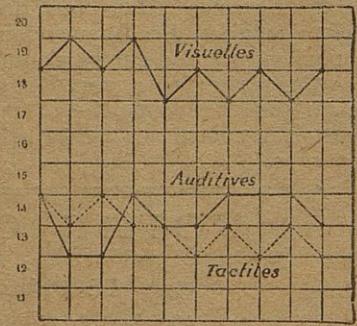
le rythme cardiaque, le rythme respiratoire, sur les vaso-moteurs, sur le tremblement ; inscrire l'intensité et la durée des réactions émotives.

Autrement dit, il s'agissait de savoir : en combien de temps un candidat à l'aviation voyant un obstacle pourra-t-il faire un mouvement dans le but de l'éviter ; en combien de temps, entendant un bruit indicateur d'un danger, bruit anormal de son moteur ou provenant d'une attaque ennemie, pourra-t-il exécuter un mouvement pour s'éloigner ou se défendre ; en combien de temps une impression tactile de vent, de froid, etc. pourra-t-elle donner naissance à un mouvement d'adaptation de la manœuvre à la couche d'air traversée ?

Pour mesurer la fraction de temps qui s'écoule entre le moment où un objet apparaît à la vue, où un son frappe l'oreille, où un choc a lieu, et celui où les



GRAPHIQUE DE L'AVIATEUR POIRÉ
Excellent graphique. Régularité et rapidité des réponses. Moyenne des temps de réaction aux impressions : visuelles : 19,4 ; auditives : 13,8 ; tactiles : 13,3.



GRAPHIQUE DE L'AVIATEUR NUNGESSER
Le meilleur des graphiques. Réponses d'une rapidité extraordinaire. Moyenne des temps de réaction aux impressions : visuelles : 17,9 ; auditives : 13,3 ; tactiles : 12,9.

sensations sont perçues par le système nerveux, les docteurs Camus et Nepper se sont servis du chronomètre électrique de d'Arsonval, bien connu de tous ceux qui ont fait des études de psycho-physiologie.

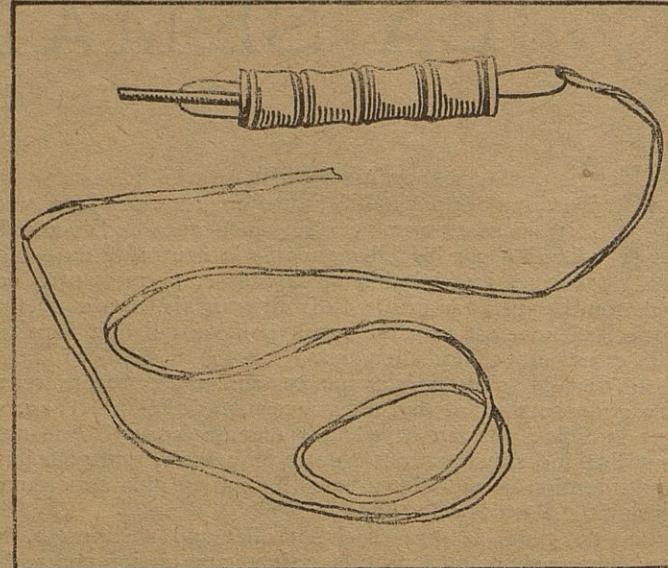
Il se compose d'un cadran divisé en 100 parties et muni d'une aiguille qui, mue par un mouvement d'horlogerie, fait le tour du cadran en une seconde : l'aiguille peut donc marquer le centième de seconde. Un électro-aimant dans lequel passe le courant d'une forte pile agit sur le pivot de l'aiguille de telle manière que celle-ci est à l'arrêt quand le courant passe, et au contraire tourne, entraînée par le mouvement d'horlogerie, quand le courant est interrompu. Un petit marteau sert à déterminer une sensation chez le sujet en expérience en même temps qu'il rompt le courant et laisse l'aiguille tourner. Une pres-

selle sur laquelle le sujet appuie dès qu'il a éprouvé la sensation sert à rétablir le courant et en même temps à arrêter l'aiguille.

Voici comment l'on procède :

Le candidat s'assied devant la table sur laquelle est posé le chronomètre électrique de d'Arsonval. Le docteur explique brièvement ce qu'il aura à faire.

— Regardez, dit-il, ce cadran : quand vous verrez l'aiguille se déplacer, vous appuiez sur la presselle que vous avez dans la main.



LE PNEUMOGRAFHE

Le docteur appuie sur la table l'extrémité du petit marteau ; le courant est interrompu ; l'aiguille tourne. Le candidat presse : l'aiguille s'arrête.

L'opération est répétée dix fois ; on prend la moyenne du temps. Il faut que la moyenne soit de 19 centièmes de seconde environ pour que le candidat soit admis.

On passe ensuite aux réactions d'origine auditive. Le candidat ferme les yeux. Le docteur frappe la tablette avec son marteau ; au bruit le candidat doit appuyer sur la presselle pour arrêter l'aiguille en mouvement. Même calcul ; mais ici les réactions sont plus rapides que les réactions visuelles ; la moyenne demandée sera de 14 centièmes de seconde environ.

Pour les réactions d'origine sensitive, c'est sur la nuque du candidat que le docteur frappe un petit coup de son marteau. A la sensation du choc, le candidat appuie sur la presselle. On regarde le cadran : la moyenne doit être ici également de 14 centièmes de seconde.

Le candidat, dans son désir d'être reconnu apte à l'aviation, essaie quelquefois de devancer le moment où le signal sera donné ; il appuie sur la presselle avant que l'aiguille ait été déclenchée ; le docteur, que l'expérience a mis en garde, ne se laisse pas prendre et, doucement : « Allons, mon petit, ce n'est pas de jeu. Recommons. »

L'émotion empêche quelquefois de bien comprendre les explications et de se conformer aux indications préalablement données. Aussi l'épreuve décisive ne commence-t-elle qu'après de nombreuses tentatives et lorsque le candidat est bien au courant des diverses manœuvres.

Telle est la première série des expériences.

Pour mesurer l'émotivité de l'aviateur, qui doit être surtout un homme de sang-froid, les docteurs Camus et Nepper ont employé la méthode graphique et enregistrent ici sur un cylindre de Marey trois réactions de la vie organique : le rythme respiratoire, les modifications vaso-motrices périphériques et le tremblement si minime qu'il soit.

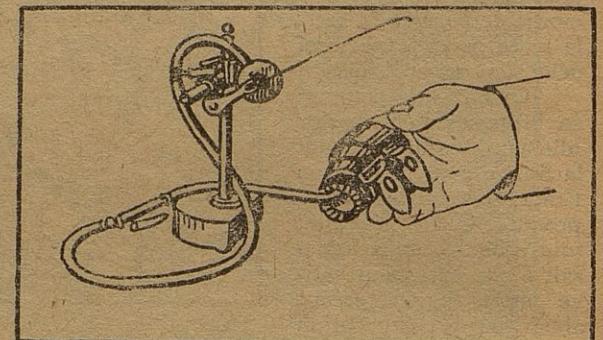
Le candidat est placé devant la table d'expériences. Autour de sa poitrine on attache le pneumographe ; à sa main gauche est fixé le doigtier d'Hallion et Comte ; à sa main droite un instrument spécial dénoncera les tremblements de la main.

Le cylindre est mis en marche ; des lignes s'inscrivent en blanc sur le noir de fumée ; la plus large est celle du rythme respiratoire ; au milieu, c'est le tremblement de la main ; la troisième donne le graphique des vaso-moteurs. Au bout de quelques secondes, le docteur dit au candidat de fermer les yeux ; et aussitôt, à bout portant, il tire un coup de revolver.

La réaction qui s'est produite à la détonation s'inscrit sur le tambour ; une petite croix la marque. Chez un bon candidat le rythme respiratoire est à peine troublé ; la main ne tremble pas ; le graphique des vaso-moteurs ne varie pas.

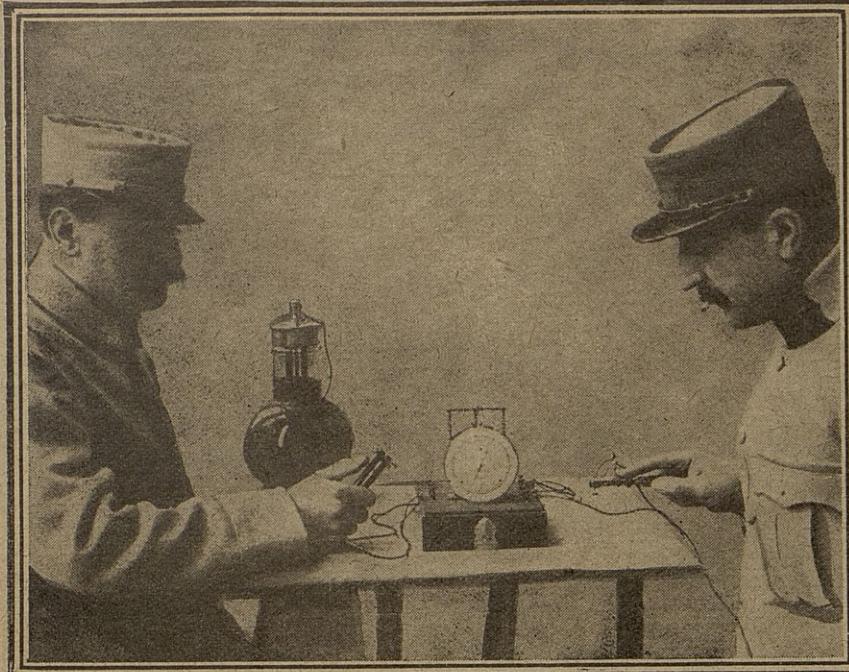
Les résultats donnés par la méthode des docteurs Camus et Nepper ont été contrôlés par la contre-épreuve, et même à l'insu des opérateurs. Un jour, en effet, un chef d'escadrille envoie au Grand-Palais un de ses pilotes, excellent aviateur, disait-il. On lui fait subir les diverses épreuves que nous venons de décrire ; mais, à l'étonnement des expérimentateurs, toutes les réactions sont franchement mauvaises. Sur la feuille d'observation, le docteur Nepper écrit : « Mauvais candidat, ne saurait faire un aviateur. » Quelques jours après le chef de l'escadrille répondait que cet aviateur « cassait constamment du bois » et qu'il l'avait envoyé pour éprouver la méthode inaugurée au Grand-Palais.

Deux des grands chefs de notre armée, visitant l'installation des docteurs Camus et Nepper, voulaient subir les diverses épreuves. Leurs réactions furent excellentes. Ce sont des hommes de sang-froid.

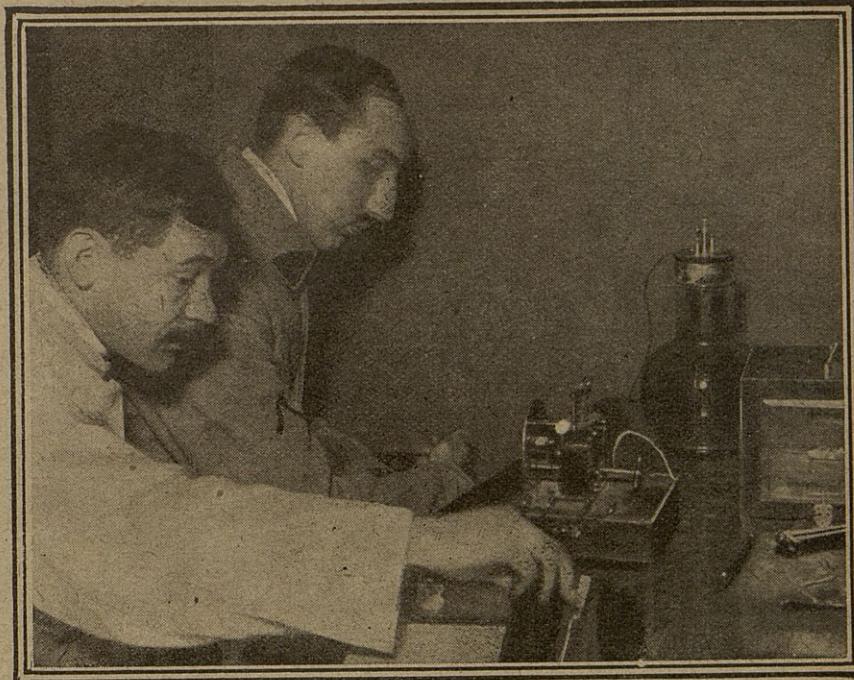


DOIGTIER D'HALLION ET COMTE

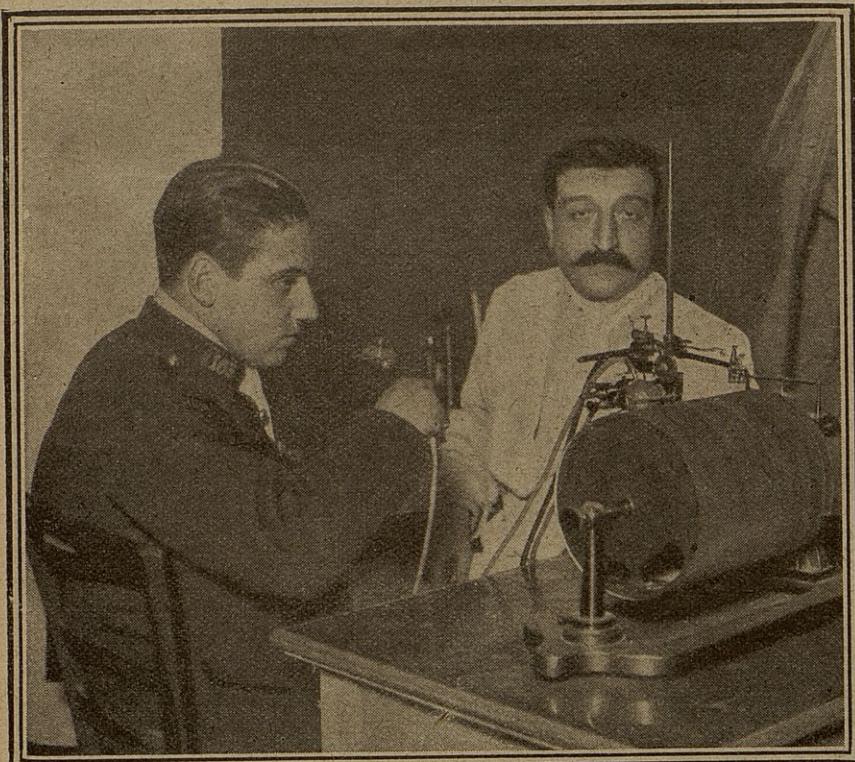
L'ÉPREUVE DES AVIATEURS



Le candidat aviateur, à gauche, va subir la première épreuve pour la réaction aux impressions visuelles ; il s'apprête à appuyer sur la presselle lorsque l'aiguille du chronomètre électrique de d'Arsonval sera mise en mouvement.



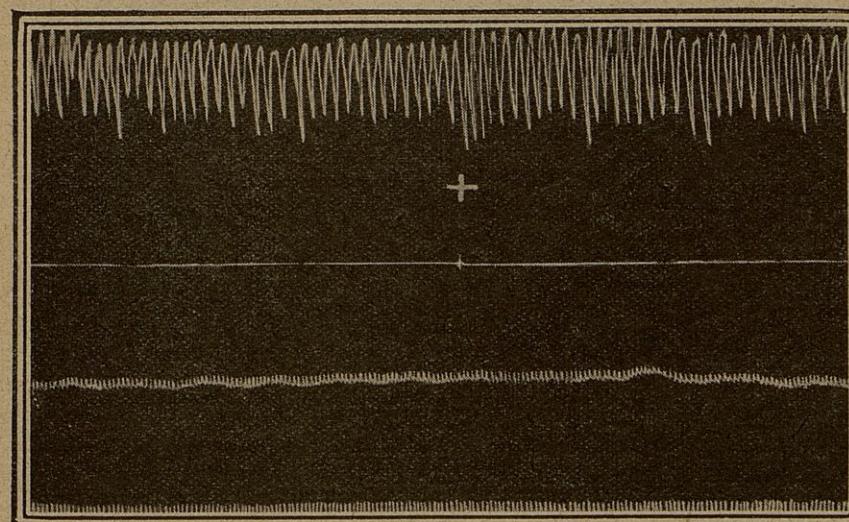
Ici ce sont les épreuves pour la réaction aux impressions auditives et tactiles ; le candidat ferme les yeux, attendant que le docteur ait déterminé le bruit ou le choc qui déclenchera l'aiguille du chronomètre électrique.



Le candidat est assis devant l'appareil enregistreur des réactions émotives ; autour de son corps est attaché le pneumographe ; à sa main gauche est fixé le doigtier ; dans sa main droite il tient l'appareil pour l'étude du tremblement.

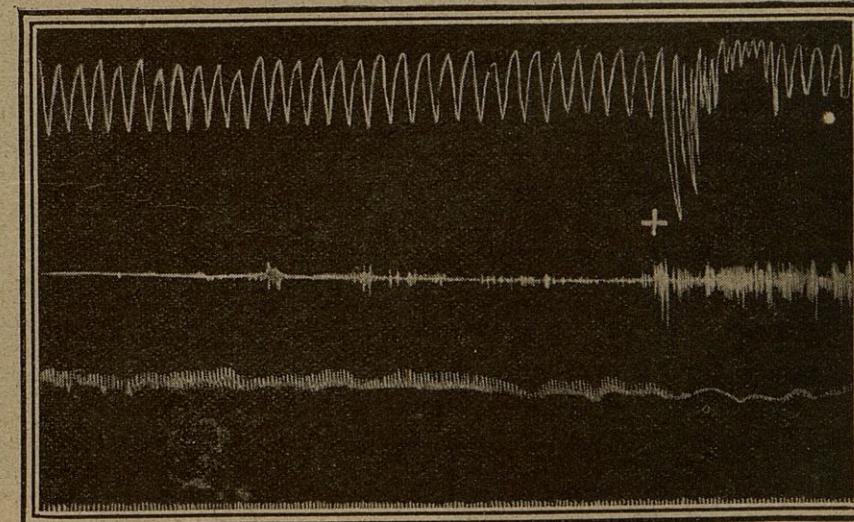


Le cylindre enregistreur a été mis en marche ; sur le noir de fumée se sont inscrits les graphiques de la respiration, du tremblement, des vaso-moteurs ; le docteur Nepper s'apprête à tirer le coup de revolver qui provoquera les réactions émotives.



RÉACTIONS ÉMOTIVES D'UN BON CANDIDAT

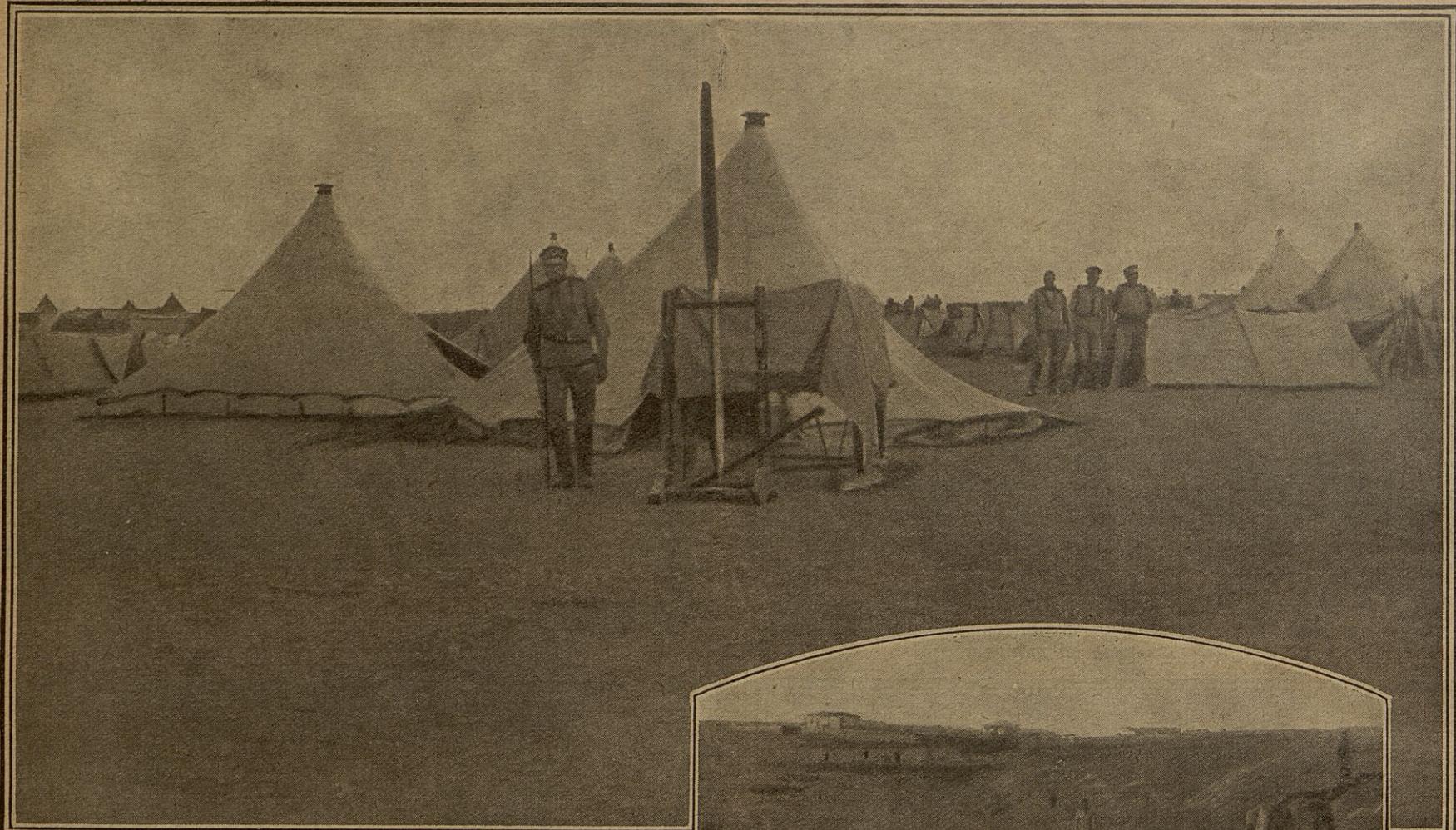
En haut, graphique de la respiration ; au milieu, graphique du tremblement ; en bas, graphique des vaso-moteurs. Le signe + indique un coup de revolver : le rythme respiratoire est à peine modifié, il n'y a pas de tremblement ni avant ni après, aucune modification vaso-motrice.



RÉACTIONS ÉMOTIVES D'UN MAUVAIS CANDIDAT

Le coup de revolver + est suivi d'un trouble dans la respiration (arythmie) des plus prononcés. Le sujet, qui tremblait légèrement avant le coup de revolver, est pris d'un tremblement intense. Les vaso-moteurs donnent une constriction typique : le candidat a dû pâlir.

LES TROUPES RUSSES EN MACÉDOINE

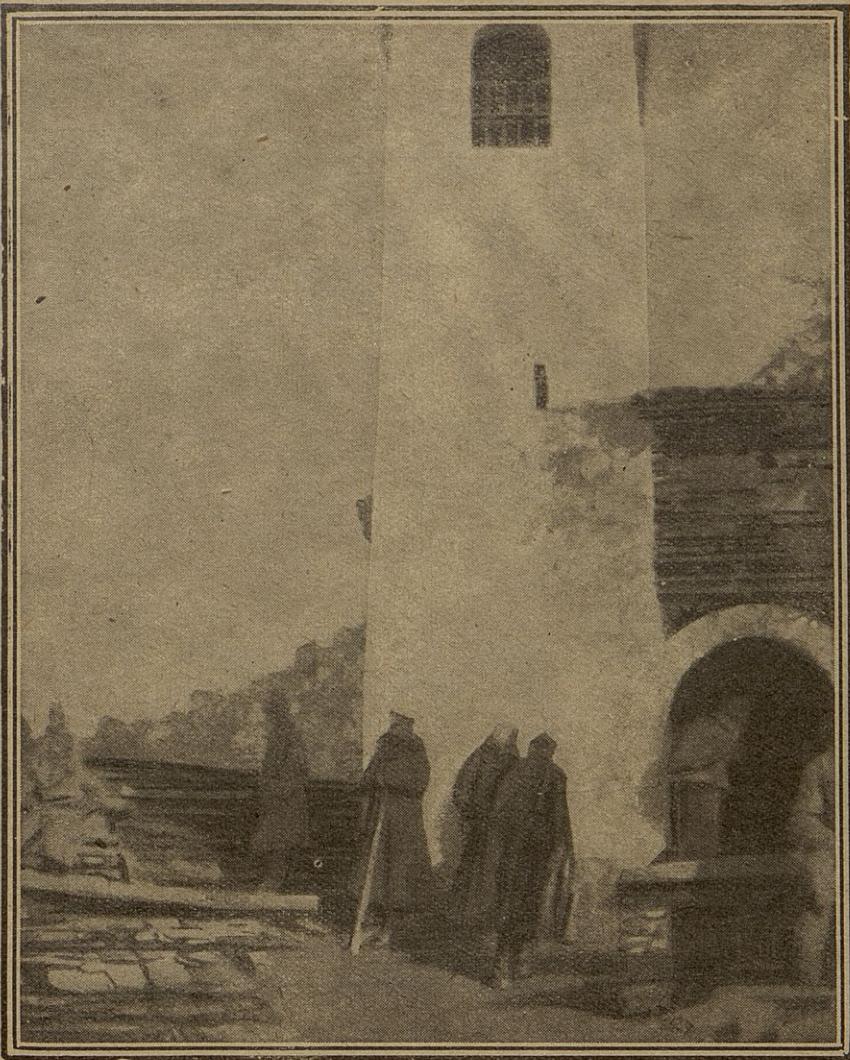


Le drapeau, roulé dans sa gaine, attend sous la garde d'un factionnaire, au centre du camp, l'occasion de se déployer victorieusement au soleil de la Macédoine ; il a assisté sur le front de Russie aux batailles qui mirent aux prises des millions d'hommes. Ses couleurs rappelleront aux Bulgares leur ingratitudo.

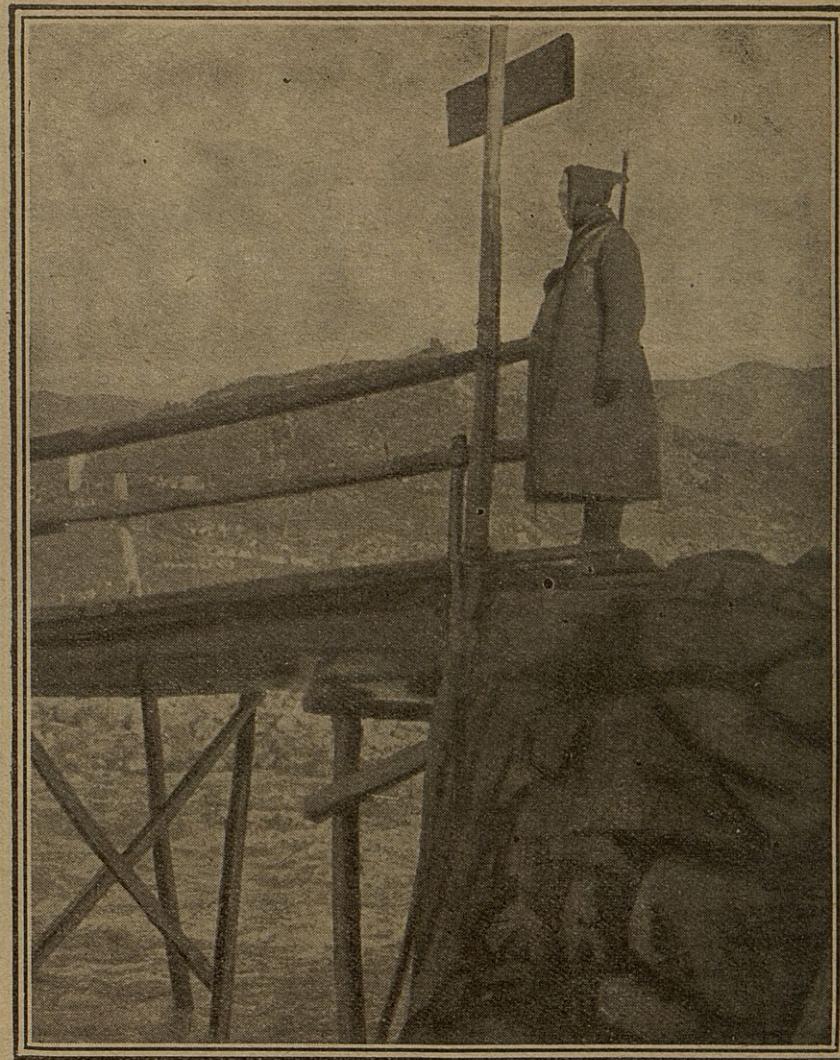


Un long entraînement sur les fronts de leur pays a familiarisé avec la rude vie en campagne les contingents de soldats russes venus pour combattre à nos côtés en Macédoine. Où qu'ils se trouvent, au camp comme sous le feu, ils savent s'accommoder de tout et ne s'émouvoir de rien. En voici qui, au cours d'une période de repos, mettent à profit pour faire leur lessive l'eau restée au fond du lit d'un ruisseau. Dans le médaillon : quelques Russes faisant leurs ablutions à même les flaques oubliées par le torrent.

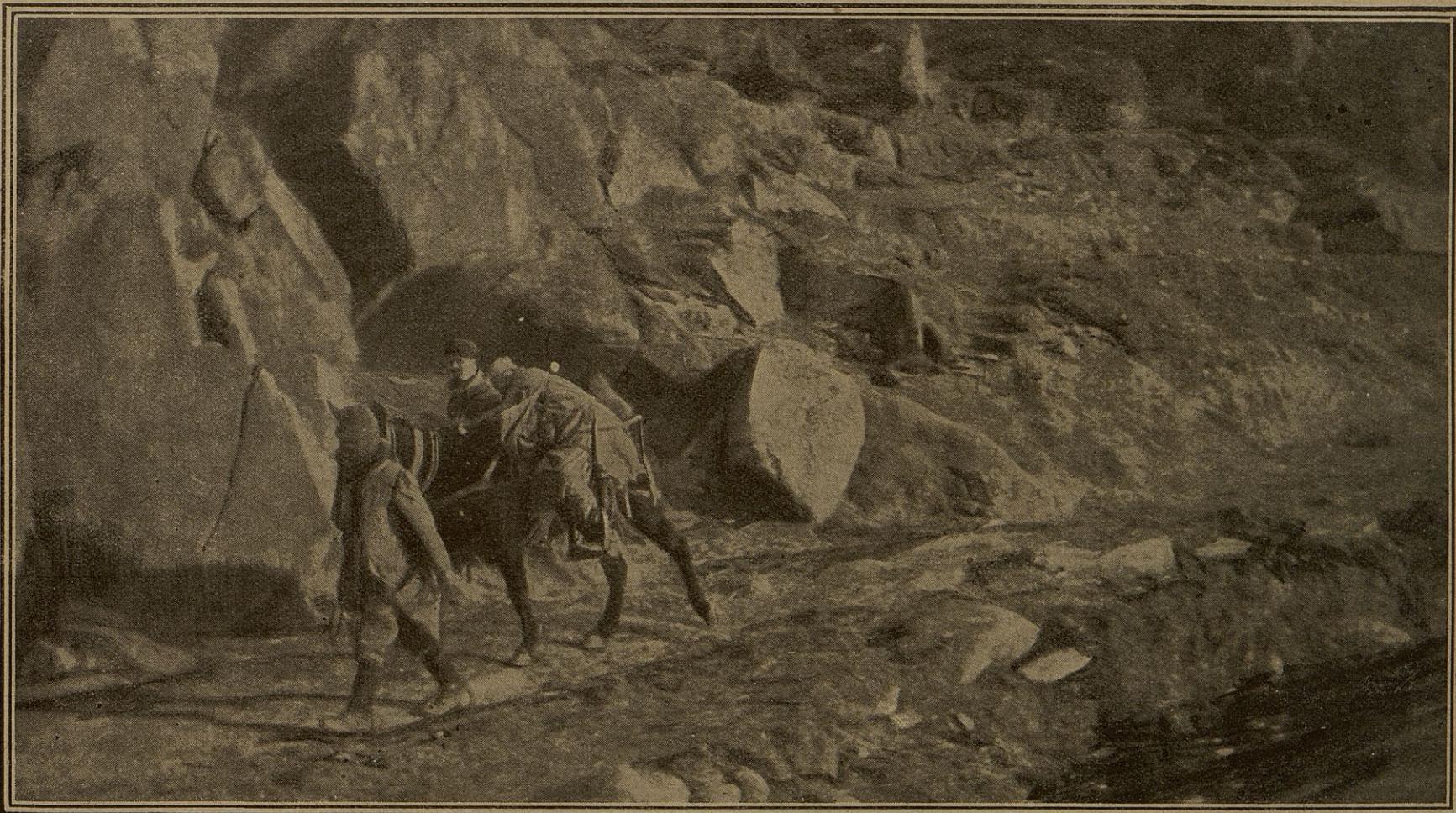
L'ARMÉE SERBE RECONQUIERT SA PATRIE



L'église de Skotchivir ayant été relativement épargnée par les obus bulgares, les Serbes l'avaient convertie en ambulance où ils recueillaient les blessés de l'un et de l'autre camp. C'est une pauvre église, curieuse surtout par son architecture archaïque.

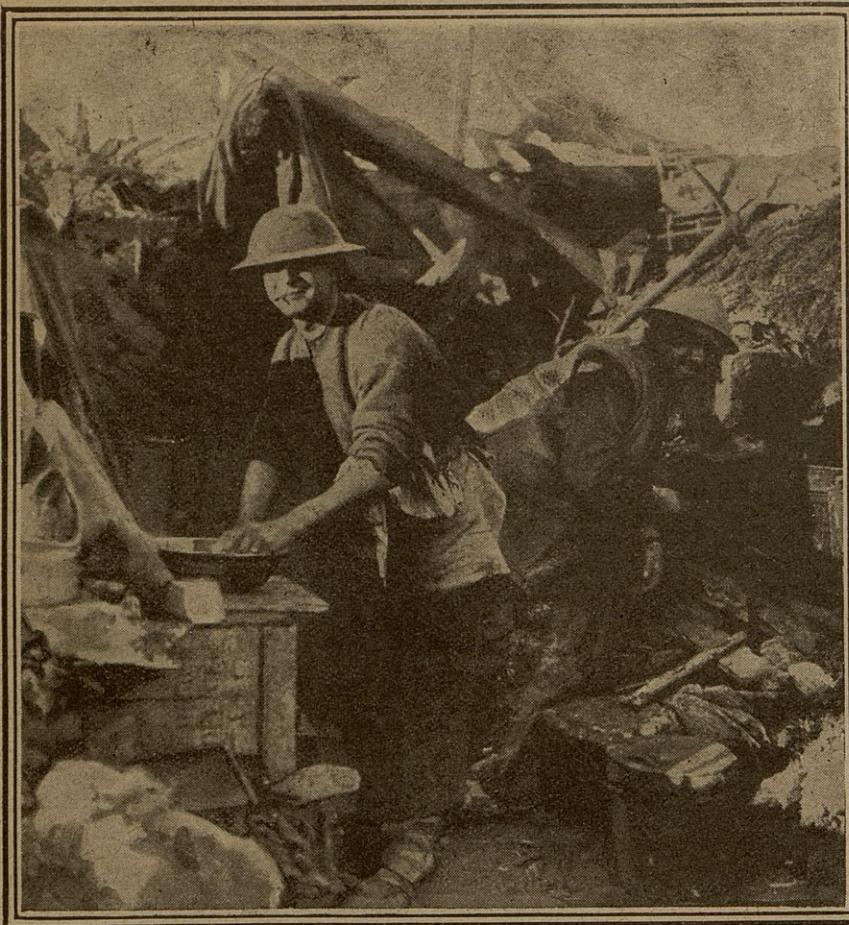


Une sentinelle serbe surveille les rives de la Cerna, de l'extrémité d'un des ponts de fortune que nos alliés jetèrent sur cette rivière pour la franchir. Au fond se voit le village de Skotchivir qu'ils viennent d'enlever avec une fougue incomparable.



Sur la pente de l'extrémité méridionale du massif de la Seletchka, dans la boucle de la Cerna, tout près de cette rivière jusqu'ici peu connue et dont le nom est désormais historique, car on s'est beaucoup battu sur ses bords, se trouve le grand village de Skotchivir, repris par les Serbes. Le pays est difficile : ce ne sont que montagnes déchiquetées et ravins abrupts ; il n'y a point de routes. Comme on le voit par cette photographie, le mulet est le seul moyen de transport pratique pour ramener les blessés dans des cacolets.

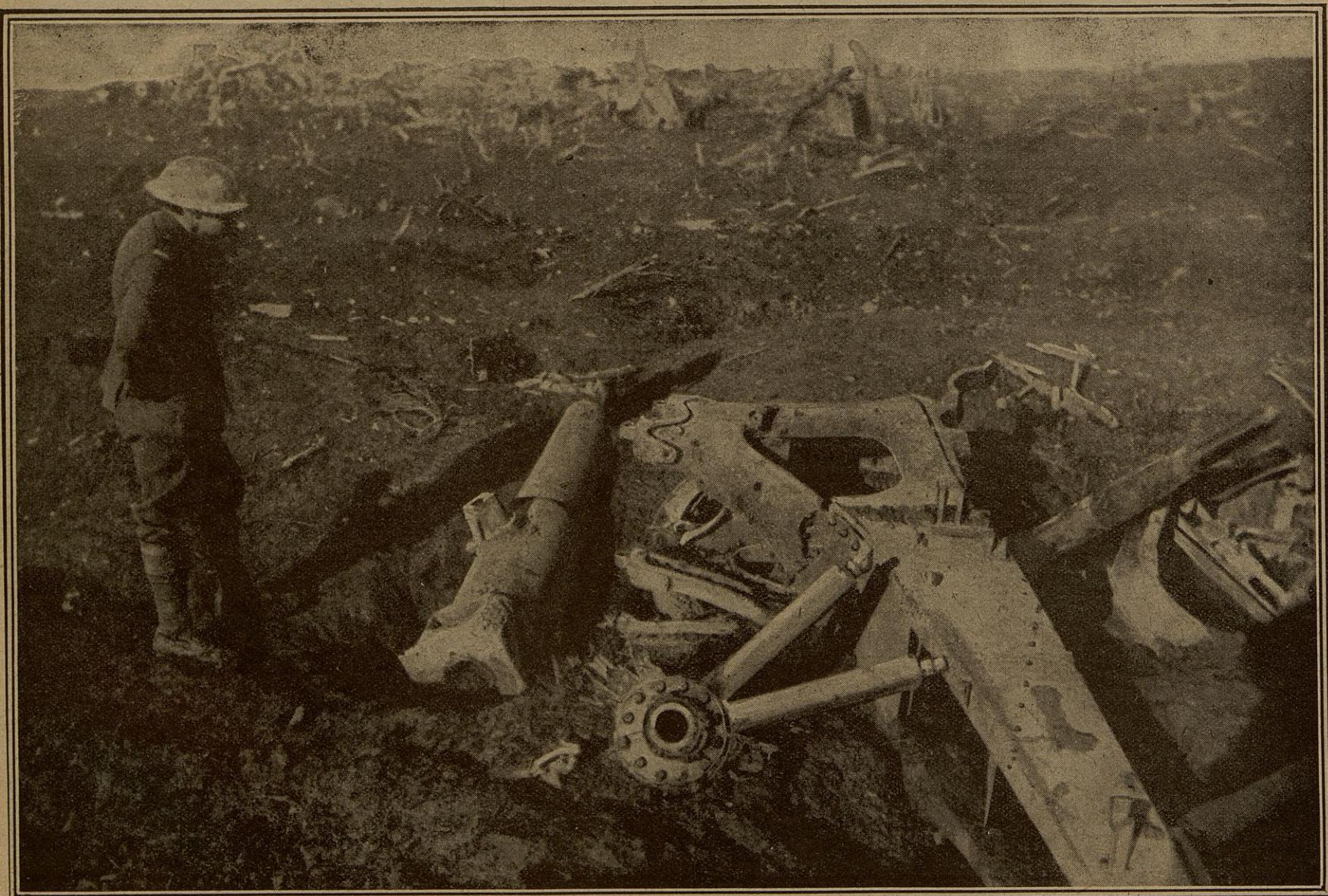
LES CANADIENS SUR LE FRONT



Dans sa cuisine de fortune, habilement défilée au moyen de loques sur des bouts de bois, le cuistot canadien, assisté d'un aide, exerce pour le bien de tous ses modestes mais utiles fonctions.

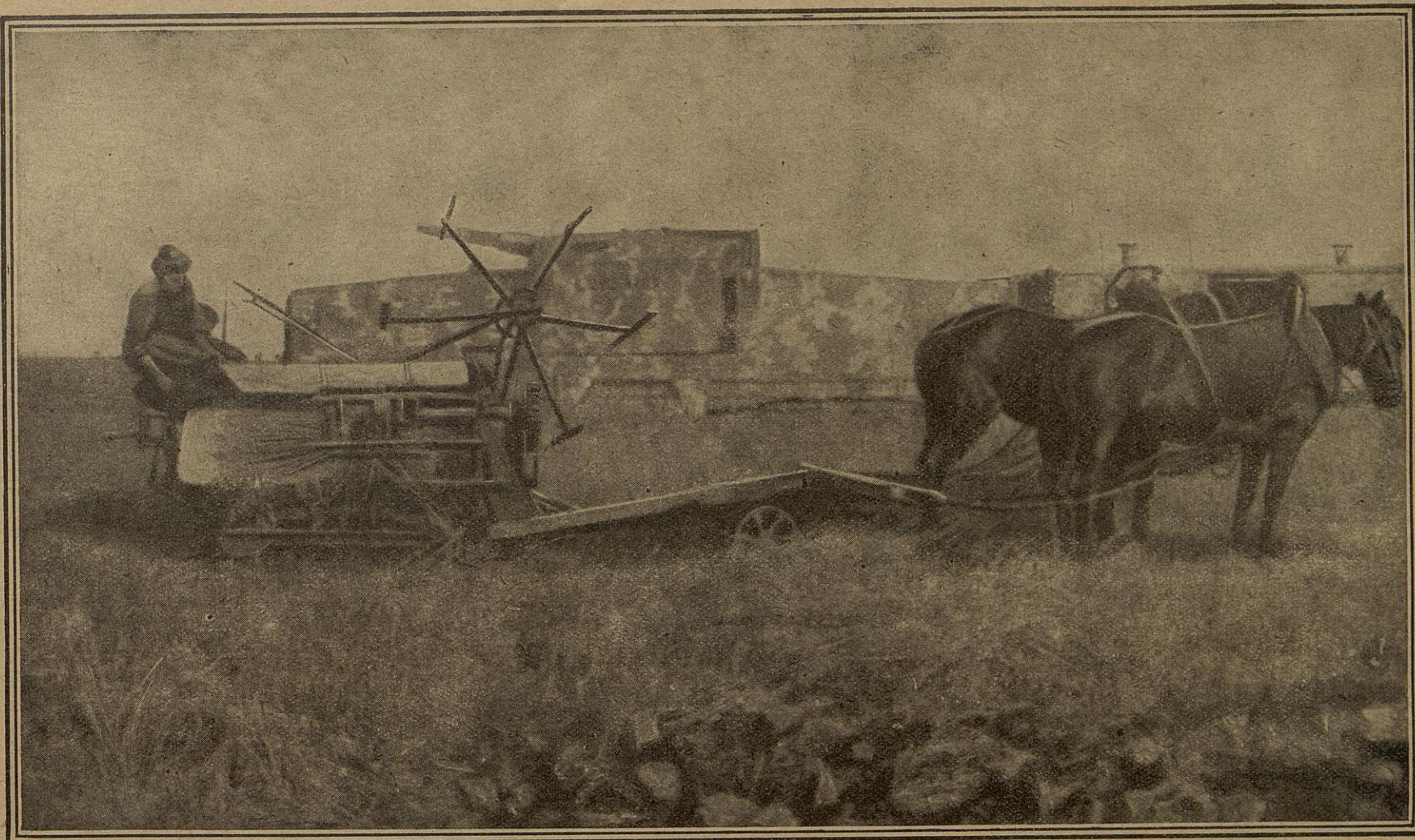


Le service sanitaire des troupes canadiennes ne le cède en rien à celui d'aucune armée plus ancienne. Tel doit bien être l'avis du tommy blessé que quatre camarades emportent à l'ambulance.



En maintes occasions dans la Somme les Canadiens se sont couverts de gloire. Parfaitement équipée, pourvue d'un excellent armement et de munitions abondantes, cette armée levée à l'improviste se montre à la hauteur des vieilles troupes de l'ancien monde. Son artillerie ne reste jamais inactive. Cette pièce lourde boche qu'elle a démolie est un des témoignages de l'habileté de ses pointeurs.

LES CONTRASTES DE LA GUERRE



A quelques pas d'une de nos pièces d'artillerie lourde qui, de temps à autre, crache au loin ses formidables obus, une brave paysanne, en l'absence de son homme mobilisé, se livre paisiblement aux travaux des champs. Notre correspondant, qui a pris cette photographie sur le front, a été séduit par le contraste qui éclate dans ce voisinage de la machine de guerre et de la machine agricole, travaillant toutes les deux pour la victoire par des moyens si différents.



Soldats noirs et soldats blancs, unis dans la même pensée, animés de la même bravoure, attendent côté à côté l'heure de l'attaque, au fond d'une tranchée récemment conquise et dont les bords écroulés ne leur offrent qu'un abri insuffisant. Tout à l'heure les Boches verront, une fois de plus, que, quand il s'agit de les détruire, coloniaux et Européens de tous pays frappent avec la même ardeur.

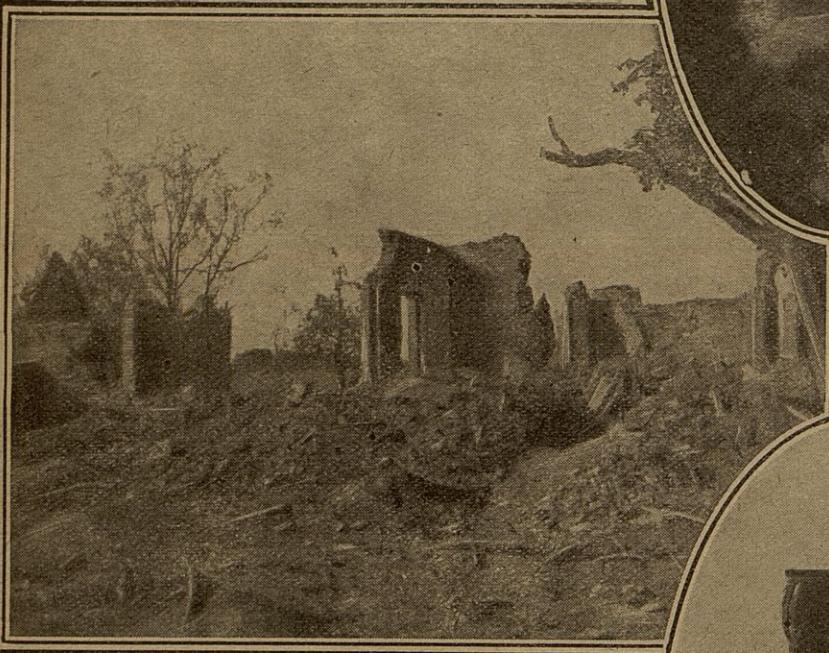
LES RAVAGES DE LA GUERRE DANS LA SOMME



La sucrerie d'Ablaincourt était un établissement industriel assez important et qui contribuait à la prospérité de la région. Ce n'est plus que cet amas de briques et de ferraille.



De l'église de Denécourt il ne reste qu'un arceau mutilé et quelques pans de murailles. Une croix de fer restée debout permet seule d'en identifier les décombres épars.



A Ablaincourt, les Allemands avaient établi avec soin un poste de commandement souterrain. On voit, à droite sous des ruines, l'entrée de ce réduit qu'ils ont occupé si longtemps.



Dans ce qui fut naguère le village d'Herbécourt, est restée une voiture de transport boche, calée par les décombres ; elle ne paraît pas avoir trop souffert des bombardements.



La région de la Somme qu'il a fallu reprendre pas à pas à l'ennemi a été tellement dévastée par la guerre qu'en beaucoup d'endroits les habitants auraient de la peine à reconnaître les ruines de leur propre village. A gauche, ce sont celles de Soyécourt ; à droite, une tranchée à Maurepas. Dans les médaillons : en haut, le moulin de Foucaucourt. Après un premier bombardement, il était surmonté d'un observatoire dont on ne voit que les débris ; en bas, ce qu'il reste aujourd'hui de ce moulin.



ATIRE D'AILE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE PREMIER

LE ROI DE L'AIR

Un peu avant l'aube, le capitaine Smith quitta la forêt au petit galop de son pur sang Zénith et se trouva devant le camp d'aviation qu'il commandait.

Un ruisseau de quelques mètres l'en séparait. Il rassembla ses rênes et le franchit d'un saut correct, puis il s'arrêta, mit pied à terre et noua lui-même la bride de son cheval à une branche basse.

Zénith était non seulement son meilleur steeple-chaser, mais encore le plus docile, le plus endurant de son écurie. C'était pour ces raisons pratiques, non par coquetterie sportive de millionnaire, qu'il l'avait emmené avec lui de Newmarket.

Il demanda à l'officier de service :

— Willy n'est pas rentré ?

— Non, mon capitaine.

— C'est bon. Que dix avions se tiennent prêts à survoler la forêt. J'ai surpris des bruits suspects.

Le capitaine Smith franchit alors les lignes étranges des oiseaux de guerre, posés par compagnies, l'aile droite, la mitrailleuse dressée comme un cou.

Le prodige quotidien de la lumière vivifiant le ciel s'accomplissait. Au bleu dégradé de la nuit en fuite se substituait le blanc nacré de l'aube et les vapeurs errantes se mouchaient d'orange et d'or.

Insensiblement, l'océan atmosphérique se peupla de ses hôtes nouveaux. Les avions rentraient.

Chaque pilote vint faire son rapport. Quand tous se trouvèrent réunis, le capitaine leur demanda :

— Aucun de vous n'a des nouvelles de mon fils ?

Ils hochèrent la tête.

— C'est bon !... vous êtes libres.

Dans les paroles du capitaine, bien que son fils n'eût pas reparu depuis vingt-quatre heures, aucun tremblement, pas même une nuance d'appréhension, mais plutôt une sorte de mécontentement agacé, d'irritation impatiente.

A l'officier de service accouru pour l'informer que les dix appareils commandés se tenaient à sa disposition, il dit avec humeur :

— Tous rentrés aujourd'hui, ce n'est pas dommage ; tous, sauf naturellement nos deux fameux champions, nos terribles chasseurs de Boches, Georges Strong et son *alter ego*, William, mon fils.

Puis, éclatant :

— Ah ! je les retiens, nos champions nationaux !... champions du saut !... du mille !... du poids !... du disque !... de la grenade !... champions de tout ce que l'on voudra !... En l'espèce, champions du looping..., de la hauteur !... de la distance !... champions du tir la tête en bas !... Parfait cela !... Oui, devant les dames, devant un public sportif, mais en face d'un Hartmann, d'un Schilling, d'un Fogler, ces « as » noirs qui, hier encore, ont abattu notre sixième avion... ah !... devant eux... demi-tour sans doute !... demi-tour !... c'est certain !...

— Eh bien ! huit jours d'arrêts, vous m'entendez, huit jours d'arrêts à nos chasseurs de carton s'ils ont le front d'atterrir ici sans un Boche à leur tableau !...

— Et surtout, oh ! surtout, plus d'histoires !... plus de fokkers pulvérisés dans les lignes ennemis, plus d'albatros carbonisés hors de tout contrôle !... Je suis pour le chien qui rapporte le gibier aux pieds de son maître.

Le capitaine Smith tendit vers le ciel la menace de ses poings irrités. D'origine irlandaise, il lâchait volontiers la bride à son verbe exubérant, parfois fleuri d'humour, toujours capricieux.

— Ah ! s'écria-t-il, enfin, j'en tiens un.

Et, sur l'azur opalin, il désigna un petit trait noir qui bougeait.

— C'est Strong !... J'aurais préféré passer ma colère sur Willy !... Tant pis, c'est Strong qui va prendre !...

En plein ciel, très haut, le monoplan rapide traçait en vitesse une parfaite horizontale. Arrivé au-dessus du camp, il obliqua avec aisance et tournoya en se rapprochant du sol selon une ellipse aussi hardie qu'impeccable.

Quelques secondes plus tard, il se posait à vingt mètres.

Après s'être débarrassé, sans hâte, de sa combinaison, Georges Strong se dirigea vers le capitaine.

Herculeen mais souple, un trait caractéristique le distinguait du reste des hommes dès qu'on l'avait regardé une fois : c'était la neutralité absolue de son visage rasé, sans un pli. Ce masque tanné, figé, appa-

raissait inaltérable, réfractaire à toute expression, rebelle même aux réflexes nerveux, et cela lui donnait un caractère impressionnant.

« Le géant de Cambridge », comme on l'appelait, s'approcha d'un pas allongé, puis, indifférent à l'aspect sévère de son supérieur, ce fut lui qui demanda avec le plus parfait naturel :

— William n'est pas rentré ?

Puis, voyant que le capitaine, dressé, hérissé, traînait des dispositions peu conciliantes :

— J'ai vu votre fils, ajouta-t-il d'un air détaché, oui, cette nuit même, tout en haut de nos lignes, j'ai vu Willy abattre ses deux Boches coup sur coup.

Le visage du capitaine Smith, que la colère empourprait déjà, se dérida puis s'épanouit.

— Deux Boches !... William, deux !... coup sur coup ! Vous êtes certain que c'est deux !... vous l'avez bien constaté malgré la nuit ?

— Grâce aux fusées éclairantes, on y voyait comme en plein jour.

— Le combat a été chaud ?

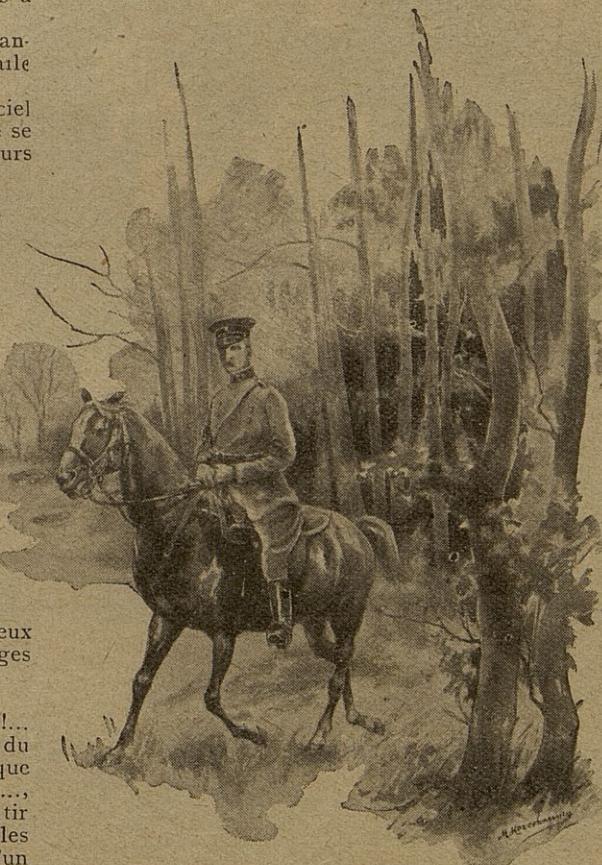
— Non. Trop court pour être chaud, mais beau !... tout ce qu'on peut rêver de plus beau.

Le capitaine n'en revenait pas. Il ne put résister au besoin maladif d'insister, malgré une affirmation aussi catégorique :

— On a des preuves ?... des témoins ?...

Ce qui permit à Strong de produire l'effet cherché.

— Comme preuve, les corps !... Comme témoins, notre grand Etat-Major qui se trouvait en tournée d'inspection dans ces parages. Quant aux Boches mitrailleés à bout portant à quelques secondes d'inter-



valle : Hartmann et Fogler !... Excusez du peu ! C'est un joli doublé !

Le capitaine se frotta les mains puis, rejeté par une association d'idées vers sa quotidienne hantise :

— Ils n'ont plus que Schilling en face de nous.

Strong secoua la tête et, simplement :

— Non, mon capitaine, non, ils n'ont même plus Schilling de l'autre côté.

— Comment cela ?

— Parce que je viens de le tuer.

— Vous venez de tuer Schilling dans nos lignes.

— Oui, dans nos lignes.

— Bravo ! Georges, bravo ! Moi qui me disposais à vous laver la tête, voilà que je vous félicite.

— Revenons à Willy. Après son double exploit, vous avez vu mon fils ?

— Oui, je l'ai félicité, je lui ai tendu la main...

— Que vous a-t-il dit ?

— Lui ?... Rien. Il m'a tourné le dos. Il s'en est allé.

— Vous l'avez retenu ?... questionné ?...

— Inutile... déclara le géant avec son flegme imperturbable. Dans l'état où je l'ai vu, rien à faire.

— Qu'avait-il donc ?

Strong affirma, comme s'il eût annoncé la chose la plus naturelle du monde :

— Willy était en colère.

Puis il fournit des détails :

— Willy était en colère, mais beaucoup plus que vous ne sauriez l'imaginer. Il était en proie à un de ces accès froids qui tuaient un homme d'une autre race et que, seul, un Anglais peut supporter. Lui-même, à ma connaissance, n'en a jamais éprouvé de semblable.

— S'est-il fait remarquer ?

— Il n'a rien dit à personne, mais il s'est montré sourd aux éloges des généraux. Sa gloire, il marchait dessus. Quant à ses Boches, qu'il venait de précipiter, avec la soudaineté irrésistible de la foudre, à terre, il ne les a même pas regardés. Je connais trop mon Willy, n'est-ce pas ? Je n'ai pas insinué.

— Mais qu'est-il donc devenu ?

Strong répondit de son même ton naturel :

— William est reparti sur l'avion qui l'avait amené et qui n'était pas le sien.

Le capitaine eut un sursaut d'étonnement.

— Willy n'était pas sur son avion ?

— Non. Il se trouvait comme mitrailleur à bord d'un biplace de poursuite français, conduit par un pilote français et quel pilote !... un as !... l'as des as !

Le capitaine faisait une part très large au hasard, à l'extraordinaire, mais il était aussi trop pratique pour ne point se méfier de l'inviscible.

D'autre part, Strong avait une réputation méritée de plaisanter à froid, d'amuseur tirant des effets aussi hardis qu'imprévus du rire intérieur permanent dissimulé sous son masque impassible.

Le capitaine lui mit assez rudement la main sur l'épaule et, le regardant froidement dans les yeux :

— Vous êtes, dans notre milieu, fort apprécié pour votre humour qui s'attaque à tous, sans distinction de grade, de titre ou de qualité. Je ne souffrirai pas à mon égard ce genre de familiarité. Vous m'avez compris ?

Le géant ne broncha pas. Ce fut à peine si ses sourcils s'arquèrent un peu. Il affirma :

— C'est la première fois que je parle sérieusement depuis que je suis au front.

Puis, familier :

— On prétend, en effet, que, si je ne ris jamais, je plaisante toujours, tandis que vous, mon capitaine, vous riez toujours mais vous ne plaisantez jamais.

— Vous ne riez pas, Strong !... vous ne riez pas !... C'est un genre que vous vous donnez, avouez-le !...

— Non. Je ne ris pas parce que je ne peux pas rire. Mon père était comme moi.

— Votre père le faisait exprès ; vous aussi.

— Non !... Moi, je ne le fais pas exprès.

— Taisez-vous donc !... Voyons, vous avez pleuré dans votre vie !...

— Je ne crois pas.

— Vous oubliez que j'ai une mémoire fidèle.

— Votre mémoire est surprenante, unique en effet ; c'est un registre où vous retrouvez les détails les plus insignifiants du passé. Quand donc ai-je pleuré ?

— Vous avez pleuré, Willy et vous, comme deux fontaines, il y a sept ans, à mon cottage de Jersey, quand ces amours de petites Françaises, ces délicieuses, ces mignonnes enfants qui étaient venues passer les vacances avec nous, vous ont quittés. Vous nous avez bien amusés avec vos larmes.

— Je me rappelle, fit Strong. Ah ! quel chagrin !...

— Puisque vous avez pleuré, vous rirez.

— Impossible. Je tiens le pari que vous voudrez.

— Mille livres, voulez-vous ?... mille livres que vous rirez avant la fin de la guerre.

— Mille livres !... entendu, mon capitaine. Je ferai tout mon possible pour perdre. Ça me ferait tant de bien de rire une fois, une seule fois aux éclats comme tout le monde... Mais qu'est cela ?...

Des exclamations soudaines, des cris de stupeur, d'admiration, des hourras d'enthousiasme remplissaient le camp.

Le spectacle qui s'offrait aux yeux était fait pour transporter les plus blasés sur les prouesses aériennes.

Un avion fabuleux venait de surgir du Nord. Il évoluait par à-coups, vif comme un martinet et foudroyant comme un épervier sur un vol de palombes.

A lui seul, il remplissait le ciel d'évolutions compliquées, difficiles à suivre, tant elles étaient multiples, variées, imprévues.

Le pilote qui le guidait était sans doute quelque acrobate de génie, fantaisiste et subtil, si sûr de lui, si précis dans ses évolutions, ses boucles, ses courbes giratoires, que, dans n'importe quelle position, quelle que fût son allure, il pouvait en moins d'un cinquième de seconde, et dès qu'il le voulait, s'équilibrer et repartir droit devant lui.

— Il écrit un nom !... découvrit Strong.

En effet, sur l'azur lumineux comme toile de fond, l'avion fantôme dessinait des lettres géantes.

Le capitaine épela : Willy !... et battit des mains.

L'aéroplane tournait maintenant en spirale en s'élevant comme s'il eût voulu escalader le ciel.

Bientôt on laperçut à peine, minuscule insecte perdu dans l'espace et, tout à coup, il piqua du nez.

La chute verticale s'accéléra, devint vertigineuse, mais, ô prodige, la perpendiculaire angoissante, au ras du sol, juste à temps se couda, et ce fut, après un glissement de velours, l'arrêt posé.

On vit alors le jeune William Smith se dépouiller en un tour de main de son encombrante pelisse, puis sauter légèrement à terre tandis que, immobile et rigide, le pilote, encore inconnu, restait à son bord.

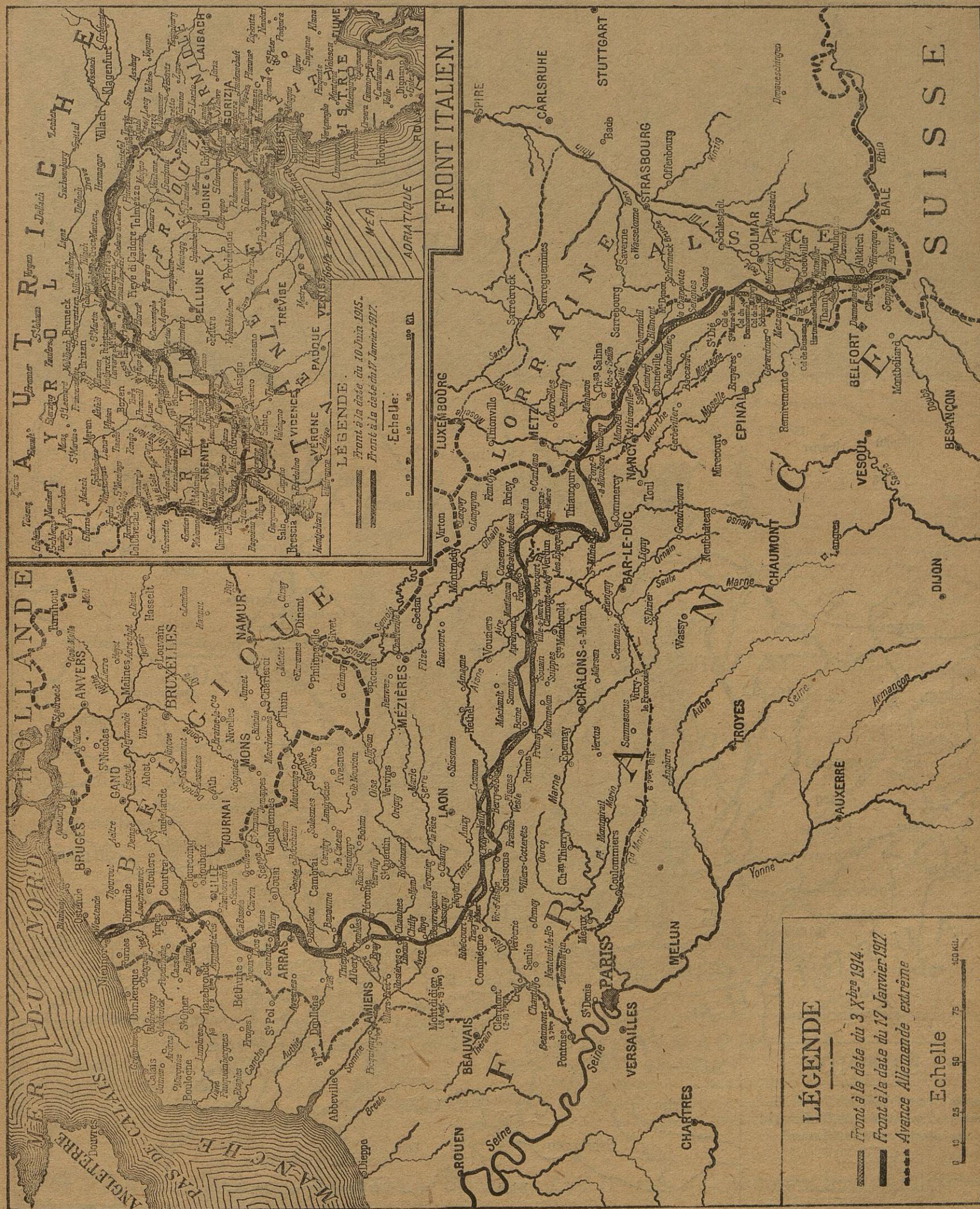
(A suivre.)

M. LLOYD GEORGE AU GUILDHALL



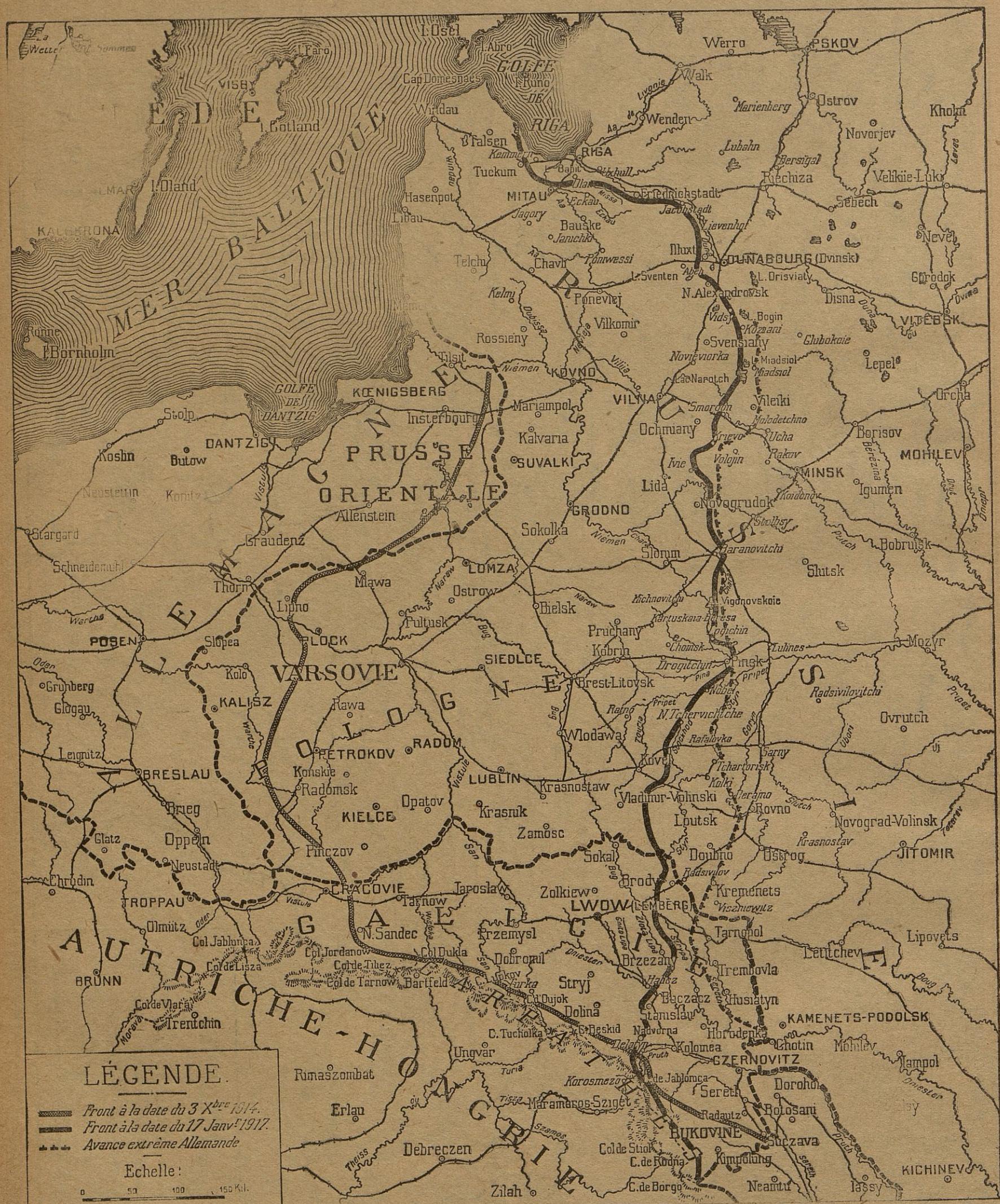
Le 12 janvier, dans la grande salle du Guildhall, l'hôtel de ville de Londres, M. Lloyd George a prononcé un important discours, dans lequel il expliqua le but et la portée du nouvel emprunt de guerre qui, ouvert ce jour-là à Londres, a déjà produit plusieurs milliards. Derrière le ministre se voit le lord-maire de Londres ayant devant lui la masse et l'épée. « En 1917, a dit M. Lloyd George, notre armée sera plus formidable que jamais, et si nous lui donnons l'appui nécessaire, elle ouvrira la route vers la victoire. »

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



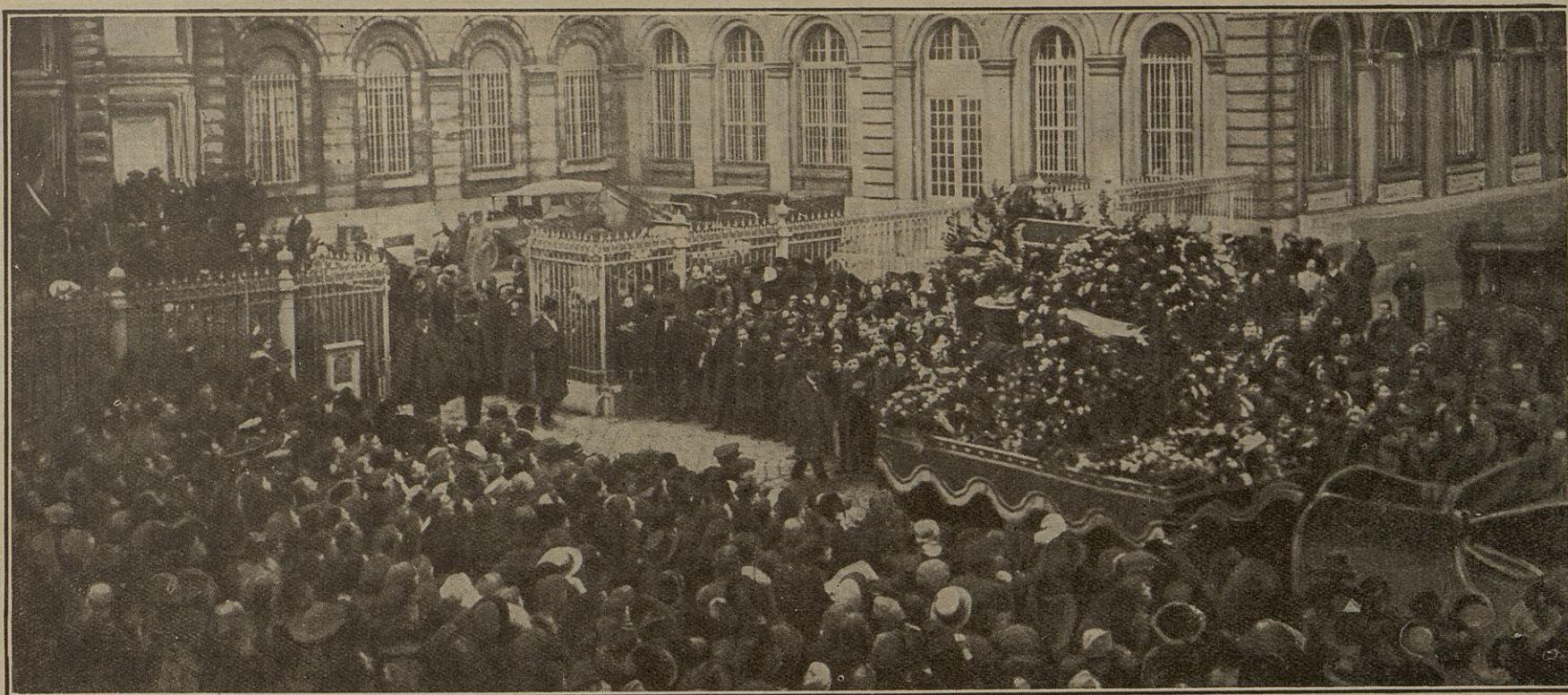
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

OBSÈQUES DE L'AVIATEUR BÉDORA



La population parisienne a tenu à rendre un dernier hommage au lieutenant-pilote Bédora qui s'est tué le soir de l'alerte des zeppelins.

Une foule énorme a salué, à la sortie de l'hôpital Lariboisière, le cercueil de l'aviateur mort pour défendre Paris.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — La récente offensive russe vers Mitau par le général Radko Dimitrieff, Bulgare passé par conviction patriotique au service de la Russie, a donné des résultats intéressants à différents points de vue. D'abord, elle a permis à nos alliés d'enfoncer les lignes ennemis et de parvenir à quelques kilomètres de Mitau, qui est plus que jamais menacé et dont la perte serait extrêmement cruelle pour les Allemands. Cette place est pour eux un nœud de chemins de fer de toute importance. S'ils la perdent, ils n'auront plus dans la région aucune voie ferrée, la plus rapprochée étant la ligne Libau-Chavli-Dwinsk, qui passe à 80 kilomètres au sud-ouest de Mitau. Les Russes commanderaient en outre toutes les routes qui sillonnent la contrée, ainsi que le cours de l'Aa. En second lieu, la bataille ne s'est pas achevée sans laisser aux mains de nos alliés un butin considérable, dont la variété prouve que la région qu'ils ont reprise était un centre important de ravitaillements de toute nature. En effet, on y remarque, outre les canons, mitrailleuses, etc., 50.000 masques contre les gaz, 50.000 uniformes, 15.000 fusils, 20 cuisines de campagne, 335.000 marks en numéraire et 10.000 bouteilles de cognac. Mais le résultat peut-être le plus appréciable de ce mouvement, c'est qu'il aura vraisemblablement apporté quelque soulagement aux Russo-Roumains qui se battent vaillamment sur le Sereth. Comme il fallait s'y attendre, les Allemands n'ont pas tardé à réagir. Dès le 11, ils contre-attaquaient sur différents points au nord de Mitau. En même temps, l'activité se réveillait sur leur initiative dans d'autres secteurs : des combats assez vifs ont eu lieu en Volhynie, sans succès pour eux ; et l'artillerie s'est livrée un peu partout à des duels prolongés.

En Roumanie, il semble que la situation s'améliore. Les Germano-Bulgares, qui après la chute de Braïla continuaient leur mouvement vers Galatz, se



L'aviateur Delorme, qui s'est tué dans un accident, photographié auprès d'un avion allemand attaqué par lui. Il avait pris rang parmi les as le 8 janvier.

trouvent maintenant arrêtés dans leur progression. Un peu partout sur le front la résistance s'affirme. En plusieurs endroits nos alliés ont repris l'offensive : ils viennent d'enlever à l'ennemi le village de Vadeni, entre Braïla et Galatz, et, dans les vallées de la Kassina et de la Susita, ils ont également recouvré des positions avantageuses. En résumé, on les voit, plus sûrs de leurs points d'appui, se retourner contre l'envahisseur, et fréquemment le faire reculer. Le communiqué du 17 est daté de Jassy : c'est depuis bien longtemps le premier fourni directement par les Roumains. Dans son laconisme, il est assez réconfortant : « Après un feu vif, des contre-attaques ennemis ont été repoussées avec de grandes pertes ; nos troupes maintiennent leurs positions. Sur le Danube, bombardement réciproque auquel prend part avec succès la flotte russe-roumaine. »

FRONT DE MACÉDOINE. — Les communiqués nous informent que les opérations sont entravées sur ce front par un très mauvais temps : inondations, tempêtes de neige, pluies s'opposent aux actions d'infanterie de quelque envergure. Par contre, l'artillerie déploie toute son activité, en particulier sur la Strouma et dans la région au nord de Monastir. De part et d'autre, on se livre à des coups de main, petites affaires qui permettent à nous ou à nos alliés de faire des prisonniers et de détruire quelques Germano-Bulgares. Le 15, les Anglais, à l'est du lac Doiran, s'emparent du village d'Akindsali. Nos propres troupes remportent un petit succès en avant de Sveti. Nos Indo-Chinois se font remarquer ce jour-là au sud du lac d'Ochrida, en particulier à Voliterna. On signale fréquemment, sur ce front, les services rendus aux armées alliées par les avions et les hydravions. Opérant le plus souvent en escadrilles, nos avions de bombardement ne laissent guère de repos à l'ennemi : tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, ils s'attaquent à ses établissements militaires, à ses dépôts de munitions et leur tir est presque toujours efficace.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

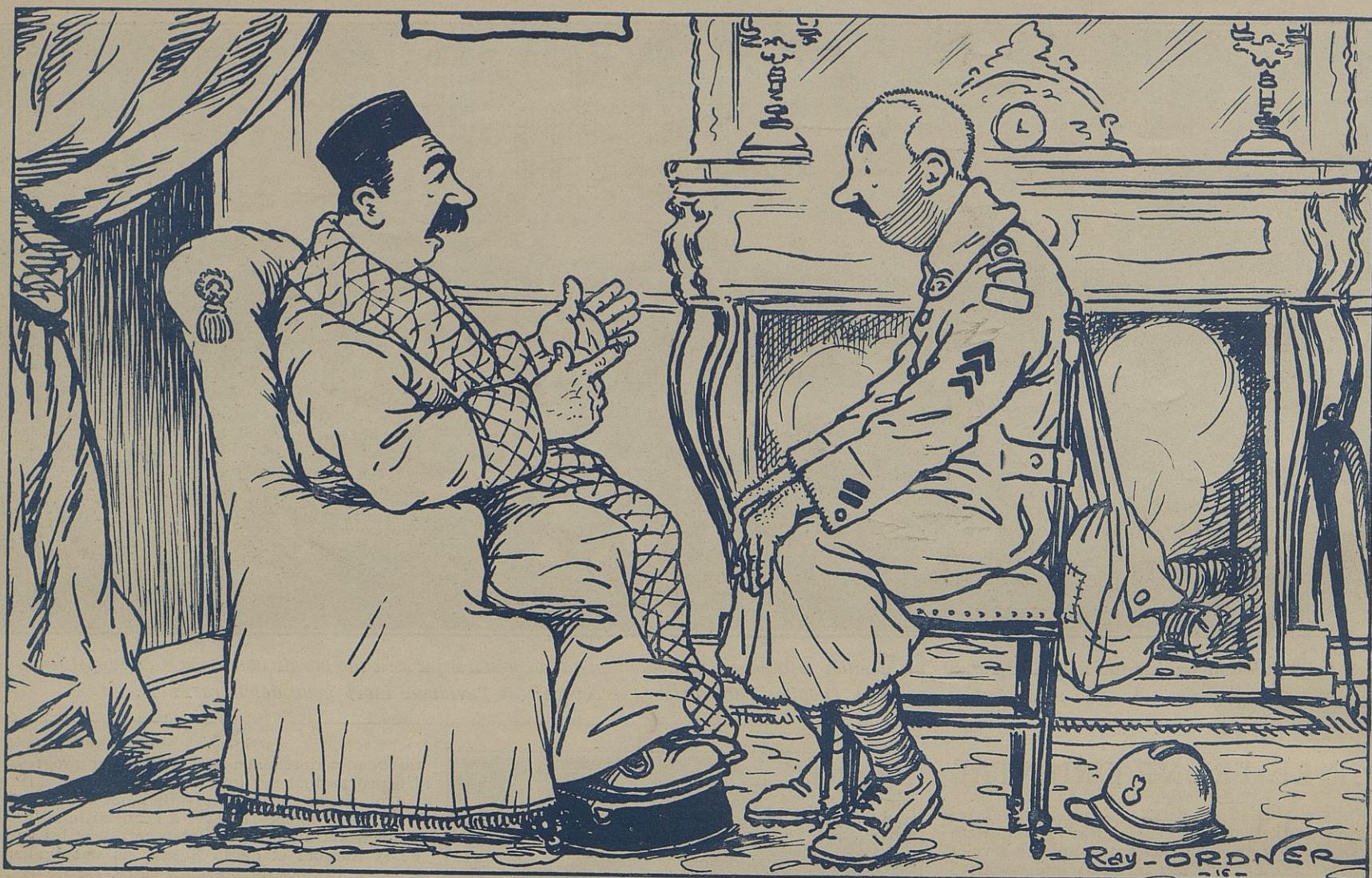
Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la 4^e page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au n° 118 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru aux pages 8 et 9 de ce fascicule et intitulé : « L'explorateur Shackleton revient au secours de son équipage. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



UN IMPATIENT !

— Que ça dure dix ans, que ça dure vingt ans, mais que ça finisse !!!...



LE PERMISSIONNAIRE !

— Eh bien ! cher cousin, quoi de neuf sur le front ?
— Je n'en sais rien... je ne lis pas les journaux !...